Ernest

Il marchait lentement vers l'immeuble. Il ne regardait pas autour de lui.

Le trajet était obstinément le même. Il n'inventait jamais d'autres itinéraires. Il ne changeait pas de côté de trottoir, se dirigeant droit vers l'école, puis de retour chez lui.

Il montait lourdement les cinquante-sept marches jusqu'au troisième étage. Il ne sautillait pas, il ne se hâtait pas. Ernest n'était pas pressé. Les dix ans de sa vie s'étaient passés sans courir, dans la quasi-immobilité d'une vieillesse plus que précoce.

Il posa le cartable dans sa chambre, la moins encombrée de la maison parce que la plus petite.

On aurait dit un placard, ou la cellule d'une antique prison : un lit, une table, une chaise, une armoire, le tout impeccablement rangé. Il sortait ses livres et cahiers à l'avance pour ses devoirs avant d'aller trouver son goûter sur la table de la cuisine.

Une grosse pomme verte et une biscotte l'attendaient depuis midi. La gouvernante les installait tous les jours après avoir débarrassé la table du déjeuner. Son goûter variait peu.

Après quelques bouchées, la pomme l'écœurait, mais il la mangeait jusqu'au bout. Puis il commençait à faire ses devoirs avec concentration et méthode. Il savait que plus vite c'était fait plus vite il pourrait piocher dans la seule armoire qui n'était pas fermée à clef.

Quand Grand-Mère entendit le grincement de la porte de la bibliothèque et le tintement de la vitrine, elle sortit de sa chambre et vint s'asseoir avec Ernest dans le salon.

« Bonsoir Grand-Mère », dit Ernest en prenant place sur le canapé en velours usé. Personne

ne l'appelait jamais par son prénom : Précieuse. C'était difficile d'imaginer quelqu'un s'adressant à elle ainsi.

Grand-Mère inclina la tête en guise de salutation. Elle parlait rarement et peu. Ernest avait l'impression que si elle bougeait plus, elle se désintégrerait. Elle avait quatre-vingts ans, mais le genre de quatre-vingts vraiment vieille comme les grands-mères des livres anciens. Sa peau était tellement fripée et froissée et sèche qu'Ernest avait peur que si jamais elle souriait, ça devienne de la poussière. D'ailleurs, elle ne souriait jamais. Elle marchait avec peine, elle mangeait sans appétit, elle gardait ce petit-fils par devoir. Il n'y avait personne d'autre qu'elle.

Elle avait élevé Ernest depuis sa naissance, à la mort de sa mère. Dans la famille Morlaisse, on mourait d'accidents anciens, des accidents de l'histoire : la Deuxième Guerre mondiale pour son grand-père, la Grande Guerre pour son arrière-grand-père, et pour son propre père une étrange

disparition après l'enterrement de sa femme quand Ernest était vieux d'un jour.

Sa grand-mère avait donc perdu son père à cinq ans, perdu son mari à trente ans, perdu son fils à soixante-dix ans en héritant d'un bébé pour qui elle n'avait ni la force physique ni la force morale.

Mais elle fit ce qu'il fallait faire.

Elle avait immédiatement engagé une femme à peine plus jeune qu'elle pour veiller à la nutrition et à l'hygiène du bébé. Cette femme, Germaine, venait à l'époque de perdre son mari, n'avait pas d'enfants et cherchait à fuir son isolement plus qu'à gagner un salaire. Les deux femmes s'entendaient bien car elles avaient les mêmes principes… beaucoup de principes. Elles vivaient côte à côte en lignes parallèles. Mme Morlaisse lui avait offert une des nombreuses chambres, mais Germaine préférait aller et venir, sauf au début, quand Ernest ne dormait pas encore la nuit, et parfois par mauvais temps.

Germaine était donc vieille aussi, une vieillesse qu'elle travaillait à masquer avec les maquillages

les plus modernes. Les fards de Germaine étaient d'ailleurs le seul soupçon de modernité dans cette maison sans appareils, sans machines, sans télévision. Germaine se livrait à une bataille contre les cheveux blancs, les rides et la graisse, mais elle avait abandonné la lutte contre la dépression. Les premières années, elle avait entouré Ernest des seules paroles qu'il entendit, mais dès son entrée à l'école Germaine se renferma comme sa patronne. La conversation était réservée à la communication strictement utilitaire, et même celle-ci fut peu nécessaire car la maison marchait toute seule, par habitude, par lassitude, en service minimum réglementé.

Germaine faisait les courses et la cuisine. Elle aurait pu commander par téléphone mais il n'y avait pas de téléphone. Une autre dame, une amie de Germaine, également avancée en âge, faisait le ménage. Tout le linge allait chez le blanchisseur.

Mme Morlaisse s'assit, statue silencieuse et morne. Avant elle lisait aussi à côté d'Ernest. Maintenant ses yeux se fatiguaient trop vite. Souvent Ernest levait la tête de son livre et s'aper-